

MARIE-PIERRE
DUVAL

STANKÉ

AU PAYS DU DÉSESPOIR TRANQUILLE



MARIE-PIERRE DUVAL

**AU PAYS
DU DÉSESPOIR
TRANQUILLE**

STANKÉ

À Alexandre, qui m'a sauvée de la noyade.

« I'll tell you what freedom is to me: no fear! »

Nina Simone

« La honte est un mensonge
que quelqu'un vous a dit de vous. »

Anaïs Nin

Les gens peureux n'ont pas d'histoire



Ce matin, ils sont peut-être allés au gym. Ils ont déjeuné en vitesse autour de l'îlot, ont embrassé leurs enfants et se sont précipités dans le trafic. Arrivés au bureau, ils ont suivi les consignes et ont dit oui au patron avant de refaire le chemin inverse vers la maison.

Ces gens qui courent après leur queue, jour après jour, ont rarement le luxe de se raconter. Se comprendre demande du temps. Et le temps, c'est précisément ce qu'ils ont perdu. Le temps, c'est précisément ce que j'essaie de regagner.

Je suis la copie de la voisine, de l'amie, et de l'amie de l'amie, de la fille d'à côté, de la mère du quartier, la *wonder woman* et, souvent, la *one of the boys*, quand les *boys* ont besoin de moi. Autant dire tout le temps.

Je suis *La Femme qui fuit* qui aurait choisi ses proches. Qui ne serait pas allée en Alabama, ni à Londres ni à Paris. *La Femme qui fuit* qui n'aurait d'histoire que celle du quotidien. Les lunchs, les

devoirs, les factures à payer. Rien pour écrire à sa mère. Tout pour écrire à sa mère.

Je suis Nelly Arcan qui n'aurait jamais été *Putain*, ni écrivaine, ni géniale. Nelly Arcan qui aurait choisi l'ordinaire qu'elle semblait avoir tant en horreur.

Je suis Frida Kahlo qui se serait obligée à sourire dans ses autoportraits.

Je m'appelle Marie, et je ne connais que l'ordinaire, car jusqu'ici je n'ai pas eu le courage du reste.

Mais l'ordinaire, lorsqu'il est enrichi par les années, devient parfois bombe à retardement.

Les psys sont tombés sur la tête



C'est après avoir discuté longuement que nous avons convenu, lui et moi, de marquer ainsi un an de relation, de conversations, d'états d'âme. Il trouvait que j'avais changé. Je n'ai pu le contredire.

J'ai saisi la note qu'il m'a tendue et je suis partie sans savoir si nous allions nous revoir.

Je lui ai offert un sourire sincère et un regard embué. Des allures d'adieux. De lui, de cette vie.

Vrai que j'en avais fait, des efforts, dans les derniers mois. À quarante-deux ans, j'en étais là, et nous le savions tous les deux.

Un pied dans la clarté qui m'attendait sur le pas de la porte, j'ai levé les yeux au ciel, respiré profondément et accueilli l'automne avec une confiance qui revenait de loin. Je portais en cet instant la conviction d'un bouleversement.

J'ai mis la clé dans le contact. À la radio, une nouvelle de dernière heure. On annonce, au lendemain d'une élection qui lui a été dévastatrice, la mort

lente du parti politique porteur de l'indépendance du Québec. Après des décennies à incarner les rêves d'une génération, c'est énorme.

J'ai fait taire le lecteur de nouvelles. J'ai mis *The Winner Takes It All* à fond, et j'ai pris la route dans la fulgurance de ce sentiment de liberté.

Les trop-pleins de grandeur méritent toujours leur chanson.

*Un soleil entier sur un mardi volé à la vie adulte.
Les accords souverainement assumés d'Abba.
La brise forçant la fenêtre entrouverte.
Une odeur confuse de froid et de fumier.
Des champs en friche à perte de vue.
Et une certitude qui implosait en moi.
La promesse d'un horizon fécond.
Tout allait être nouveau, à commencer par moi.
Irrémédiablement.*

J'ai pris la direction de la maison en troquant l'autoroute contre le chemin qui longe la rivière. Tenir la note, l'inscrire dans mes sens. Ne plus jamais oublier que je porte la possibilité de la liberté.

Les eaux vives de la rivière Richelieu s'emportaient sur les *back vocals* pendant que les bernaches faisaient relâche sur le bassin. Mes larmes n'appartenaient plus à la tristesse et remontaient en moi comme le souvenir de celle que j'étais avant d'être quelqu'un d'efficace. Émue d'avoir au moins réussi à sauver les meubles.

Il avait inscrit « Trouble dépressif non spécifié » à mon dossier, en me rassurant qu'il ne s'agissait que

d'un concept vaseux pour y ranger les moineaux dans mon genre, comme l'option « autre » dans un choix de réponses.

Mon cas avait beau être cruellement cliché – après tout, quelle femme au tournant de la quarantaine n'a pas envie d'envoyer promener sa vie ? –, j'étais déçue de voir toutes nos séances à explorer les contours de la fatigue, de l'anxiété, de l'hypersensibilité, du haut potentiel et de la bipolarité se conclure par une telle non-conclusion malgré tout ce que le *DSM-5** a à offrir. Un diagnostic trop flou pour réclamer une quelconque appartenance à l'immense spectre de la maladie mentale. Faut le faire quand même.

Où sont les associations, les journées, les porte-parole, les téléthons et les séries documentaires sur le trouble dépressif non spécifié ?

Il m'avait expliqué qu'un diagnostic contre l'ordonnance est un principe non négociable en psychiatrie. Et si je ne comptais pas utiliser cette prescription pour l'instant, j'en avais néanmoins besoin. Comme une doudou de sécurité. Alors « Trouble dépressif non spécifié » ce serait.

Mais la vérité, c'est que je ne me suis jamais vraiment sentie dépressive. Non fonctionnelle ? Peut-être. Anxieuse, cynique, colérique, épuisée ? Certainement. Mais dépressive ?

J'ai compris que c'était bien plus complexe.

Comment lui en vouloir ?

* *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, et des troubles psychiatriques*, de l'Association américaine de psychiatrie.

Il n'était que psychiatre.

S'il avait été philosophe, il aurait probablement inscrit « Mal de l'époque » à mon dossier.

S'il avait été philosophe, il aurait pu vouloir traiter les systèmes qui produisaient ses patients.

S'il avait été philosophe, il aurait pu m'offrir une réponse entière.

Mais il n'était que psychiatre.

Et à ma grande surprise, il s'en était excusé.

Il m'avait remis l'ordonnance, après quoi je lui avais répondu que j'allais plutôt écrire un livre. Un autre genre de DSM. Le récit de la chute ordinaire.

Je l'avais quitté apaisée qu'il ne me trouve pas si folle, en me doutant que tous les fous qui passaient dans son bureau devaient repartir avec la même impression.

Grande noirceur

PREMIÈRE PARTIE

La tête de l'emploi



J'entre dans la salle de rédaction équipée de mes vingt-quatre ans, d'un bac en communication, d'un appétit insatiable pour l'expérience humaine et d'un point d'interrogation comme projet de carrière. Le bogue de l'an 2000 étant derrière nous, je peux envisager l'avenir avec plus de sérieux.

Mon voisin, réalisateur à la télé publique, avait eu vent que l'émission d'à côté cherchait quelqu'un. Une chercheuse.

J'ai peut-être étudié les médias, mais c'est la première fois aujourd'hui que je mets le pied dans leur réalité. Traverser le portail de la télé publique ne se fait pas sans cérémonial intérieur. Tous les journalistes, chercheurs, costumiers, décorateurs, caméramans le disent, franchir cette porte est un événement personnel.

Parce que tous ces jours devant le petit écran m'ont bercée. De l'enfance à l'université. Des heures de divertissement, de culture et d'information. C'est par

le truchement de ce miroir que j'ai fait connaissance avec ma société. J'ai compris que nous étions différents, entiers et culturellement assiégés. Et, par-dessus tout, c'est sur le sofa que j'ai appris à nous aimer.

N'empêche, l'immeuble de la société d'État a des allures de mirador soviétique. Une tour brune, coulée dans un béton qu'on devine capable de résister à toute attaque nucléaire. Si les plus grands cerveaux de l'information et de la culture canadienne-française nous éclairent, c'est à partir d'un bunker.

La salle de rédaction n'en est pas vraiment une. Trop exiguë en comparaison de ce que j'ai vu à la télévision. On ne publiera rien ici qui pourrait démettre un président. Bureaux dépareillés, échafaudages de documents, mastodontes d'ordinateurs à écran cathodique, de quoi fabriquer des entrevues et des reportages télé avec un emmerdeur d'animateur semi-sympathique.

Je prends place et m'installe bien adossée sur une chaise droite coincée entre une poubelle et un classeur en métal usé. J'attends, port de tête de ballerine, jouant la première de classe. Je ne veux pas manquer mon coup. On n'est jamais trop parfait en de telles circonstances.

A-t-on déjà vu quelqu'un se faire refuser un emploi sous prétexte qu'il était irréprochable ?

Mon estomac fait des siennes. Je sens la bile monter. Mes moments charnières viennent avec leurs maux de cœur. Les rentrées scolaires, les spectacles de danse, les remises de diplômes et les décollages en avion ; vomir dans les grandes occasions est une tare

de jeunesse. Ma mère en a fait une légende qu'elle s'amuse à raconter à la moindre réunion sociale.



Ma grand-mère avait tenté de la raisonner. Que la journée soit historique ou non, un aréna bondé de jeunes militants galvanisés n'était pas un endroit pour un bébé de trois mois.

Ma mère n'avait rien voulu entendre. Tout juste après la naissance de sa fille, il n'était pas question de rater l'autre naissance, celle de sa société.

Et puis, ce n'était pas comme si elle bousculait ma routine. Possédée par des coliques, je ne dormais plus le soir. Les comptines, les bercements, les tours d'auto, rien n'arrivait à me calmer. Épuisés par mes plaintes continuelles, mes parents avaient tout essayé. Notre salut passa finalement par un couffin improvisé dans un tiroir de commode que mon père avait déposé sur la sècheuse. La chaleur et les vibrations de l'appareil réussissaient parfois à m'endormir. Alors, entre la sècheuse et le Centre Paul-Sauvé, mes parents avaient jugé que la seconde option n'était pas si controversée.

Par un soir de novembre 1976, mon père et ma mère s'étaient faufilés à l'intérieur du bâtiment, nouveau-né sous le manteau. Les vapeurs de cigarette s'enroulaient autour des slogans politiques scandés par une foule fiévreuse. Était-ce par conscience historique

ou curiosité précoce, au dire de ma mère, j'étais ce soir-là particulièrement tranquille.

René Lévesque avait fait son entrée devant un auditoire déchaîné. La soirée avait tenu ses promesses. Pour la première fois, un parti souverainiste formerait un gouvernement à l'Assemblée nationale du Québec.

Mes parents, émus et portés par l'espoir d'un nouvel avenir, étaient pendus aux lèvres du nouveau premier ministre.

« On est peut-être quelque chose comme un grand peuple », avait-il dit.

Et, à ce moment précis, dans l'encolure du gilet de ma mère, une rivière de lait suri.

Ne pouvant applaudir, j'avais vomi.



Les allergiques traînent toujours un auto-injecteur d'épinéphrine. Moi, c'est du Graval. J'ai pris un comprimé.

Dans l'attente de mon entretien d'embauche, je perçois les exclamations d'une femme qui, à l'oreille, doit avoir à peu près mon âge.

Je tangué à gauche. Elle a les cheveux rouges et un *piercing* au nez. Elle parle au téléphone comme une fille qui a les cheveux rouges et un *piercing* au nez. Avec l'envie d'être vue.

Elle pose des questions, sa tête inclinée pour retenir l'appareil, s'excitant sur la page d'un cahier à spirale.

Un brillant équilibre de conformisme et d'excentricité. Ça sent la plus haute importance, son truc. Dans les téléseries, les jeunes filles aux cheveux rouges avec un *piercing* au nez sont toujours sur un gros coup. De sa conversation supra-importante, elle m'a jeté un regard complice. J'ai osé penser que nous étions pareilles même si, moi, je suis loin d'être à ce point aboutie côté garniture.

Il y a aussi, sur ma droite, cette petite brune qui papillonne de bureau en bureau avec mille requêtes.

— Pis ? Est-ce que t'as *booké* ton UDA pour demain ? demande-t-elle à la fille aux cheveux rouges.

Toujours au téléphone, la Rouge pointe son doigt en direction d'un tableau blanc fixé au mur. J'y lis les jours de la semaine inscrits tout en haut. Et plus bas, des heures, des noms et des notes inspirées des hiéroglyphes de l'Égypte ancienne.

J'ai visé la colonne du mercredi : 14 heures, triangle bleu avec le chiffre 2 inscrit à l'intérieur. À côté, le nom d'un comédien très en vogue.

Je vois. C'est ça, l'« UDA ». UDA pour Union des artistes. Union des artistes pour vedette.

La Brune fait un signe approbateur avant de passer en seconde vitesse. Elle déplace des dossiers sur son bureau et ordonne à sa jeune secrétaire de trouver deux kodaks et un preneur de son pour demain. Ça urge.

Installée dans une trentaine conventionnelle, la Brune me semble au bord de l'arrêt cardiaque. À voir les tonnes de briques sur ses épaules, je devine qu'elle en mène large ici. Ça doit faire dix ans qu'elle n'a pas eu quinze minutes à elle.

Un homme à casquette et cheveux longs passe devant moi sans me regarder. Il doit avoir trente-cinq ans. Il a une démarche outrageusement nonchalante pour quelqu'un qui a l'âge de se faire appeler « monsieur ». Dans la vie civile, on dirait de lui qu'il est adolescent. J'apprendrai plus tard qu'on lui accole le titre de réalisateur. Une fois la porte du local passée, la Brune l'attrape et, à la manière d'un justicier qui met la main au collet d'un coupable, le saucissonne sur une chaise avant de l'assaillir de questions.

— Où tu veux le tourner ton topo ? T'as besoin de combien de cassettes ? Pis le costume d'écureuil X-Large, est-ce qu'il est vraiment nécessaire ? C'est pas trouvable !

La regardant s'agiter et s'enfarger dans ses respirations, lui, pas déstabilisé le moins du monde, répond aux questions de manière calme et concise. J'ignore s'il est arrogant ou charmant. J'aime.

Dénicher un costume d'écureuil X-Large, c'est ça travailler ?

Je ne peux imaginer plus excitante façon de redescendre sur le plancher des vaches. Après avoir passé des mois à ausculter les théories stratosphériques de Marshall McLuhan, qui était l'objet de mon mémoire de maîtrise avorté, je me sens interpellée par l'urgence de la situation. Le Village global de McLuhan en a encore pour quelques années à se déployer, il peut m'attendre. Tandis que le costume d'écureuil, c'était pour hier.

De toute manière, la carrière universitaire à laquelle on me prédestinait m'apparaissait trop

conservatrice. Les professeurs longeaient les couloirs bétonnés comme des vieillards à l'hospice. J'ai donc abandonné ma maîtrise et laissé ma réflexion en plan pour me rabattre sur la télévision. Sa force d'attraction est telle qu'elle pourrait, me disais-je, servir à changer le monde. Et puis un milieu aux personnalités plus hautes en saveur et en folie me permettrait peut-être de trouver ce qui me manque. Une gang.

C'est dans cette disposition qu'aujourd'hui j'attends mon entrevue. Et, déjà, je suis séduite par ces fascinants personnages qui se détachent d'un arrière-plan monotone. Le plafond suspendu, les néons et le tapis. Le décor est ton sur ton. Du gris brun sur du brun gris, parfaitement agencé à ce restant de lunch gisant dans son contenant de styromousse sur le bureau d'en face, et ce, même s'il est 15 heures passées. Ça n'est ni sérieux ni salubre, mais ça grouille de vie là-dedans.

Comment, d'un lieu aussi terne, peut émerger l'émission de télévision la plus audacieuse du moment ?

À travers la vitre qui le sépare du reste du monde, le producteur me fait signe de le rejoindre. Nous discutons une bonne heure. Il a l'âge de mon père. Difficile de ne pas avoir confiance.

De fait, le vieux renard a reconnu la fouine, parce que je ne sais pas traverser la vie en acceptant de ne pas savoir. J'ai la curiosité noble assortie de sa honteuse indiscretion. Pour les choses importantes comme le sens de la vie ou le système électoral américain, mais pour les conneries aussi, comme les répliques de films ou les potins.

Fouiller, comprendre, c'est ma nature profonde. Un réflexe mécanique, comme un genou réagit au petit coup de marteau du médecin. La jambe ne pense pas lorsqu'elle sursaute. Chercher, pour moi, c'est pareil. Une réponse automatique.

Alors même si je n'ai pas grand-chose à offrir, quelques expériences de travail peu pertinentes, des restes de peine d'amour, des souvenirs de voyage en solo et un vide abyssal dans mon compte en banque, c'est suffisant pour lui.

Ces années d'entraînement à chercher, à saisir le texte de la vie dans toutes ses déclinaisons se convertissent aujourd'hui en emploi. Je ne suis pas devenue recherchiste, je l'ai simplement toujours été.

Le lundi suivant, j'entrais en télévision comme j'entre dans tout. Avec densité.

« Je m'appelle Marie, et je ne connais que l'ordinaire, car jusqu'ici je n'ai pas eu le courage du reste.

Mais l'ordinaire, lorsqu'il est enrichi par les années, devient parfois bombe à retardement. »

Marie a de la chance. Elle a tout. Du moins en apparence.

Un jour, l'effervescence des studios de télévision et sa situation enviable ne lui suffisent plus. Elle ne peut plus supporter cette existence. Cette incorrigible recherchiste s'attaque alors à son dossier d'enquête le plus important : sa chute, et peut-être celle de tant de femmes de sa génération. La famille, la vie professionnelle, toute cette technologie qui la submerge ; pour comprendre, Marie ne ménage aucune strate de sa réalité, allant même jusqu'à fouiller dans les fibres du Québec, pays où elle est née.

Portée par ses découvertes, elle tente d'apprivoiser la vraie vie. Sa vraie vie. Libérée de ses domestications.



Reconnue pour son expertise en télévision, Marie-Pierre Duval a mis ses compétences au profit de plusieurs émissions qui ont fait leur marque au Québec. Elle a notamment été recherchiste, productrice et auteure de documentaires. Elle est lauréate de quatre prix Gémeaux. Depuis 2017, elle a amorcé un changement de vie majeur qui lui a inspiré ce premier roman.

